

L'homme de gauche

Un intellectuel de gauche est un monsieur (ou une dame) qui passe sa vie à se contempler le nombril tout en se palpant l'entrejambe ; puis un jour il se tourne vers vous comme s'il émergeait d'un trip magistral, vous darde de ses grands yeux écarquillés plein d'amour et de compassion pour la condition humaine, et dit : « Je viens de m'ouvrir au monde ».

Dès lors qu'il s'est élevé à la spiritualité des droits de l'humain, mais surtout pas à celle de Dieu, l'homme de gauche est investi par le syndrome de la haine de soi. La haine, la détestation de soi (autophobie), est une pathologie psychologique des gens malades d'eux-mêmes. Elle est une manifestation négative de tout ce qui façonne leur être : appartenir à un pays, à une famille, à une culture, avoir une race, une identité, une hérédité, un nom, une appartenance, bref, des liens agissant comme d'incessants rappels de ce que l'individu est, mais qu'il voudrait ne pas être, ne plus être, et qu'il est malgré tout ; une névrose qu'il subit telle une tunique de Nessus brûlant la chair de son corps. La meilleure façon de combattre cette souffrance insupportable, c'est de transcender sa haine de soi morbide en amour de l'Autre, avec un A majuscule, l'Autre ayant l'avantage d'être un pronom indéfini, ne désignant personne et tout le monde à la fois. Il ne s'agit pas d'aimer son prochain, au risque de reconnaître en lui son propre soi abhorré ; non, surtout pas : il s'agit plutôt de larmoyer sur son lointain anonyme, si possible pauvre et ignorant. D'où l'amour que l'homme de gauche reporte sur l'étranger, cet Autre divinisé qui lui permet de s'abîmer dans l'autrui — dans l'« autrisme » devrais-je dire, forme dégénérée de l'altruisme véritable et sincère — sans pour autant, il va de soi, rompre avec ses attaches les plus précieuses consistant à bénéficier, toute honte bue, des généreuses prodigalités que la France honnie et son État providence lui procurent.

*

Est-ce que vous connaissez la vue plate des philosophes grecs ? Je ne suis guère étonné par ce genre de questionnement sollicité chez un peuple où l'on avait pour principe de vie un besoin de réfléchir tout aussi nécessaire à l'esprit que respirer l'est au corps. La vue plate ne va pas sans rappeler le mythe de la caverne de Platon.

Justement, la vue plate est une forme d'esprit primaire typique de celui qui voit la vie sans relief, sans formes ni arrière-plans successifs, comme dépourvue de perspective dans le champ rétrospectif, et, devant ses yeux, telle une image animée sur un plan fixe derrière lequel il n'y a rien : l'exemple parfait de l'écran de cinéma ou de télévision. Mais comme il y a toujours quelque chose derrière quelque chose, il y a tout un monde actif qui rend l'image possible ; et on le sait, le cinéma n'est pas la vie réelle ni même son reflet, mais l'illusion de la vie réelle. La preuve dans cette expression courante que l'on entend parfois : la réalité dépasse la fiction.

Concrètement, pour celui qui est atteint du syndrome de la vue plate, il ne saurait y avoir de passé ; ignorant le passé dans son univers fermé, il est incapable de se projeter dans l'avenir, sinon de s'en tenir à vivre l'instant qui passe, un présent hors-sol, déconnecté du réel, vécu au jour le jour et limité au lendemain, sans regarder en arrière, sans chercher à comprendre s'il y a quelque chose derrière l'image plate, l'image qu'il perçoit de la vie. Après tout que des gens soient bornés psychologiquement à ce point, pourquoi pas : c'est la nature humaine ; et pourquoi devrait-on leur en vouloir s'ils vivent honnêtement ce jour le jour et s'en contentent, ce présent borné de tous côtés, sans chercher à comprendre plus haut ni plus loin ?

Où cela devient inquiétant, c'est quand certains y mettent de l'intellect et essaient d'expliquer l'arrière de l'image : c'est là qu'apparaît l'homme de gauche. Parce que, figurez-vous, l'homme a constaté que l'homme n'est pas heureux sur la planète Terre, ce paradis raté. Et s'il n'est pas heureux, c'est que l'homme est un loup pour l'homme. D'où première assertion de Rousseau et première erreur : *L'homme est né libre et partout il est dans les fers*. Rivarol lui répondra très justement que l'homme est né nu et il faut l'habiller. Au physique comme au moral. Autrement dit, l'homme ne naît pas libre : il n'est rien et pour être quelque chose, il dépend de quelqu'un à commencer par celle qui l'a mis au monde. Ensuite, deuxième erreur, l'homme est né bon et c'est la société qui le corrompt. Admettons. Mais qui corrompt la société, si ce n'est l'homme lui-même ? Comment est-il passé de bon à corrompu, puisqu'étant né bon ? Il met en cause la propriété et avance ceci, troisième erreur : « *Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : "Ceci est à moi", et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile* » ; sauf qu'il n'est pas venu un instant à l'idée de ce calviniste, fils d'horloger suisse, que le premier qui a enclos un terrain a peut-être voulu protéger les fruits de son travail du premier voleur qui a volé, pourtant né « bon ». Précaution qui justifie d'emblée l'appropriation de celui qui a cultivé l'enclos et sa protection par une clôture. Plus loin, il ajoute, quatrième erreur : « *Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne* ». Autrement dit, ceux qui auront cultivé la terre et cueillis les fruits seront bien gentils de les partager gracieusement avec ceux qui se contentent de les consommer, selon le principe évident que la terre n'étant à personne, elle est à tous : il suffit de se servir.

C'est ce genre d'aberrations conceptuelles fondées sur des présupposés erronés qui constituent le fond de la philosophie des Lumières ; aberrations que symbolise la devise républicaine, fruit de l'exaltation mentale de ces pseudos philosophes : Liberté, Égalité, Fraternité.

La devise républicaine, sans cesse brandie par la gauche comme son étendard de combat, est le pire mensonge institué que l'on ait jamais répandu dans l'histoire de l'humanité ; tout est faux : on n'assoit pas une devise sur des concepts fuligineux tracés dans les nuages, mais sur des éléments tendant vers la réalité ou la reflétant ; c'est là qu'on prend conscience de l'existence des intellectuels de gauche, ceux dont les constructions intellectuelles, c'est-à-dire l'idéologie, qui n'est autre que l'utopie théorisée, se heurtent en permanence au monde réel. C'est cette confrontation permanente avec la loi naturelle ou la loi de Dieu qui les aigrit, les révolte, les révolte, car la vie doit être telle que leur ego l'exige et non ce que la nature commande.

Dès lors leur vie est difficile à vivre ; elle n'est que souffrance parce que le monde n'est que pénibilité et cauchemar. Alors, il faut trouver la cause de ce mal-être, de cette souffrance endurée jusqu'à la névrose, qui se manifeste le plus souvent par le syndrome de la haine de soi. La cause de ce mal, c'est le réel. Le réel pour eux, c'est l'homme mauvais. On en revient à Rousseau et à ses élucubrations littéraires. La cause véritable du mal ne vient jamais d'eux-mêmes, de leur impuissance à être, de leur insuffisance morale et psychologique ; non le mal, c'est l'autre, le mauvais, le méchant : ils sont nécessairement victimes de la société, de cette société décidément méchante qui corrompt tout. Sauf que la société vraie, c'est celui qui vit dans le concret et ne doit qu'à lui-même ce qu'il est : il ignore la haine de soi, bien au contraire. C'est là qu'on perçoit la différence entre l'homme de gauche, pétri d'illusions, de rancœurs, de mauvaise foi, mal digérées, et l'homme de droite qui assume dignement son existence ; entre celui pour qui la vie doit être gratuite au sens d'une gratification permanente, et celui pour qui la vie ne peut être vécue qu'au prix d'un effort et d'une volonté constants, donnant un sens à sa vie.

Il existe une façon très concrète, physique et métaphysique, de distinguer définitivement l'homme de gauche de l'homme de droite. L'homme de gauche ne vit que de la dégradation de l'énergie qu'on appelle, scientifiquement parlant, entropie ou énergie négative. C'est un principe physique appartenant à la thermodynamique, science extrêmement complexe qu'on n'abordera pas ici même en résumant. L'entropie, c'est l'énergie de la mort. Tout ce que l'homme de gauche touche, il le dégrade, il le salit, et c'est à cela qu'on le reconnaît ; il n'y a rien de propre ni de noble chez le véritable homme de gauche ; rien de beau, d'élevé, de transcendant ne le distingue, sinon de la médiocrité prétentieuse ; tout se délite, se gâte, se corrompt à son contact ; aucun respect pour ce qui le dépasse et suscite ses dénigrement d'insignifiant ; alors, il faut saccager, détruire ce que l'on ne comprend pas : l'entropie, cette énergie exterminatrice de Satan, est au maximum de sa capacité d'anéantissement.

L'homme de droite est tout le contraire ; il est animé d'énergie positive, vitale, créatrice, qu'on appelle néguentropie ; il a un sens prononcé de l'honneur et de la dignité ; la néguentropie tend vers l'ordre et porte la vérité ; l'entropie crée le désordre et propage le mensonge. La néguentropie signifie que l'homme, principe de vie, utilise l'énergie de dégradation pour la regrader en énergie positive. Or pour la science, la néguentropie n'existe pas : elle n'est pas scientifiquement démontrable. Et pourquoi cette énergie positive n'est-elle pas démontrable ? Parce que c'est la vie et que la science ne peut expliquer la vie ; elle ne peut expliquer la vie parce que, en théorie, aucune force énergétique positive ne peut aller contre la dégradation de l'Univers : l'Univers se consume, le mouvement est irréversible ; il n'y a pas d'inversion possible du mouvement. La vie sur terre est l'exception inexplicable : elle va à rebours de l'ordre universel ; et c'est là justement que se trouvent les limites de la science qui ne peut expliquer ni la Vie ni Dieu.

L'homme de gauche est nécessairement la négation de la vie. L'homme de gauche, c'est la République française. Voilà pourquoi je ne cesse de dire et répéter qu'il n'y a pas de droite en République ; la République étant source d'énergie négative, elle est organisation du désordre, donc dégradante, donc typiquement de gauche, cela depuis sa fondation dans la violence et le sang lors de la Révolution française de 1789, et son installation définitive en 1870 ; elle va contre la vie, mène la société au chaos jusqu'à ce que désolation et mort s'ensuivent.

Il ne faut donc pas s'étonner si 80% des fonctionnaires de l'État républicain sont de gauche (j'applique la loi de Pareto, c'est peut-être 95 ou 65%), et si la France se meurt de l'effondrement de sa civilisation plus que millénaire, de la transformation de l'État en instrument totalitaire passant du service rendu à la collectivité publique au service des puissances financières cosmopolites et apatrides ultramondialistes, de l'avachissement moral et intellectuel d'un peuple de plus en plus dépendant de l'assistanat et du parasitisme social, de la corruption généralisée des mœurs, de celle des élus et de la pseudo élite qui domine la société. Au bout du chemin est le pas de trop ; le pas de trop qui précipite dans le chaos et fait toucher le fond de l'abîme.

L'intellectuel de gauche a-t-il toute la lumière ?

Auteur de *Révolution vérité*, un livre traitant la période de la Révolution française dite « 93 » par les historiens — cette fameuse période de folie, de terreur et de sang sous la dictature jacobine —, je m'étais donné pour objectif de lire *Les dieux ont soif* (1912), un roman d'Anatole France se déroulant à la même période, l'intrigue étant centrée sur le Tribunal révolutionnaire. Il m'avait paru intéressant de voir ce qu'en disait le chantre de la Troisième République, membre

de l'académie française, prix Nobel de littérature, croulant sous les honneurs de la République, qui fut un des écrivains les plus admirés de la gauche française. Il était socialiste, athée, anticlérical, s'engagea dans des campagnes politiques ayant largement contribué à la fracture du peuple français et à détruire le tissu national comme la séparation des Églises et de l'État, et l'affaire Dreyfus. Il manifesterait quelque enthousiasme pour le communisme au point de publier dans *L'Humanité*, puis se retirera brusquement de toute approche politique avant de mourir (1844-1924).

Son livre, dont j'insiste pour dire que c'est un roman historique, non un livre d'historien, connut un grand succès à l'époque de sa parution ; par contre, il fit l'effet d'une douche froide dans les milieux intellectuels de gauche. Ce qui m'intrigua. Les années passant, je me décidai enfin à plonger dans cette lecture sans cesse repoussée. Ce que je vais en retenir, pour la présente chronique, est assez particulier pour ne pas dire singulier. Mais d'abord le livre en quelques mots. C'est l'histoire d'un jeune artiste peintre, Évariste Gamelin, qui va se prendre d'engouement pour la révolution au point de devenir juge du Tribunal révolutionnaire. Je n'en dis pas plus, laissant au lecteur le soin de se reporter à l'histoire du jeune peintre et de la dizaine de personnes de son entourage complétant le tableau, dont sa mère, la citoyenne veuve Gamelin, sa petite amie Élodie Blaise, le citoyen Brotteaux ci-devant des Ilettes, ex-financier ruiné par la Révolution, le père Longuemare, moine barnabite obligé de se vêtir de frusques civiles et de se cacher, la citoyenne ci-devant baronne de Rochemaure, laquelle profite des avantages de pencher vers la révolution pour mieux informer par courrier ses amis émigrés...

La lecture est un peu alourdie par les réminiscences culturelles dont l'auteur parsème son récit, mais la tradition littéraire et l'époque le voulaient. En abordant la réalité du Tribunal révolutionnaire, c'est sans concession aucune qu'il décrit le fanatisme sanglant de la « justice » révolutionnaire quand elle tombe aux mains de criminels, ainsi que l'atmosphère de Terreur qui régnait sous la dictature jacobine. Ce qui, venant d'un homme de gauche est, en effet, pour le moins surprenant. Toutefois, ternissant le déroulé de l'action, il met ce fanatisme révolutionnaire sur le même plan que le « fanatisme » religieux de l'Ancien Régime, introduisant de ce fait un relativisme pesant qui ne se dément jamais au long des pages.

Dans les cercles littéraires de son temps, une information circulait annonçant que France se préparait à publier un livre sur le fanatisme. Et l'on parlait de l'Inquisition. Or ce ne sera pas un livre sur l'Inquisition qui paraîtra, mais un livre sur la Révolution française et certainement pas dans le sens de la glorification attendue. D'où la douche froide ressentie à gauche. Mais alors, se demandera-t-on, pourquoi l'auteur n'a-t-il pas poursuivi son idée première ? Peut-être qu'en creusant le sujet — c'est une hypothèse que j'avance — il s'est aperçu que l'inquisition ne relevait pas autant du fanatisme que le prétendaient les idéologues de gauche. Du moins, en ce qui concerne l'inquisition médiévale française ; l'inquisition espagnole (Torquemada) impliquait de son côté des considérations politiques beaucoup plus graves liées à la situation de l'Espagne ; d'autre part, ce fanatisme pouvait aussi bien provenir des hérétiques eux-mêmes, comme les cathares (albigéois) ; car pour être fanatiques, Dieu sait que les cathares étaient fanatiques et dangereux. Remarquons au passage que tout athée taillé dans le granit qu'il est, Brotteaux (l'image de l'auteur) aura des échanges ne manquant pas de hauteur avec le père Longuemare.

Voici un extrait qui en dit plus long qu'un discours sur le fanatisme révolutionnaire, à un moment où le héros de l'histoire évoque pour lui-même son admiration et son indéfectible attachement au « sage » Robespierre ; ce qui fait dire à l'auteur : « *Gamelin goûtait la joie*

profonde d'un croyant qui sait le mot qui sauve et le mot qui perd. Désormais le Tribunal révolutionnaire, comme autrefois les tribunaux ecclésiastiques, connaîtrait du crime absolu, du crime verbal. Et, parce qu'il avait l'esprit religieux, Évariste recevait ces révélations avec un sombre enthousiasme ; son cœur s'exaltait et se réjouissait à l'idée que désormais, pour discerner le crime et l'innocence, il possédait un symbole. Vous tenez lieu de tout, ô trésors de la foi ! »

J'ai souvent constaté à travers mes lectures, comme dans la vie, que la pensée de gauche ne dépasse jamais (ou rarement) le relativisme subjectif. Il ne saurait y avoir de vérité absolue, même confirmée par le réel ; elle est totalitaire la vérité, parce que justement vérité ; donc intolérante, discriminatoire : ni absolu, ni transcendance, ni ordre naturel ; elle est contingente, bornée, finie : vive le mensonge rassérénant ! Vive l'amalgame vicieux qui embrouille tout et ne résout rien, mais entretient l'illusion !... Tout est relatif, laissé à l'appréciation du trop fameux « à chacun sa vérité ». Le relativisme est le marqueur du progressisme et de toutes les idéologies en général, le rabot égalitariste de la pensée de gauche. On le remarque évidemment quand on met le prétendu fanatisme religieux de l'Église catholique sur le même plan que la terreur révolutionnaire (la foi de Gamelin, le symbole) ; quand on met Jésus sur le même plan que Moïse et Mahomet ; quand, dans l'exercice de la Justice pénale, le délit est relativisé par les antécédents sociaux du prévenu (les circonstances atténuantes et la culture de l'excuse), aboutissant parfois à des sentences de clémence aberrantes ; quand l'histoire est enseignée à l'école ou à l'Université avec des préjugés idéologique modernes, hors de tout contexte historique ; ou encore à l'école, quand les notes de certains élèves capables sont volontairement abaissées au bénéfice d'autres, plus médiocres, dont les notes sont surévaluées pour des raisons strictement idéologiques (discrimination positive)...

Il semble que les intellectuels de gauche soient affectés d'une déficience mentale congénitale que j'appelle l'effet « verre dépoli ». Ils peuvent être parfaitement brillants dans leurs disciplines respectives, mais ne pas avoir reçu toute la lumière. Je m'explique. Leur cerveau est comme éclairé par une grande baie vitrée ; mais cette baie vitrée étant dépolie, ils ne voient pas ce qu'il se passe de l'autre côté de la vitre ; ils ne voient pas le monde réel, la vraie vie ; ils sont éclairés, certes, mais ils ne reçoivent pas toute la lumière ; n'ayant pas le sentiment du réel, ils ne peuvent vivre nécessairement que dans le relativisme et la contradiction, toutes choses égales par ailleurs, le bien comme le mal, l'intelligence comme la bêtise, le beau comme le laid, le fort comme le faible, l'identité comme l'extranéité...

C'est là que l'homme normalement constitué constate, navré, qu'en fait de verre, c'est le cerveau de l'homme de gauche qui est dépoli. Le syndrome de la vue plate, plus le syndrome du cerveau dépoli, doublé du cerveau binaire (manichéisme, pensée primaire), cela fait beaucoup pour l'individu qui en est affecté ; il a abdiqué devant la Foi et la Raison (l'ADN de la civilisation française), ne réagit plus que par l'émotionnel, mais l'émotionnel du pharisien qui a une peur ancestrale du réel parce que la réalité c'est la vérité, et qu'il ne veut ni l'entendre ni se confronter avec ; il se cache derrière des postures fantasmatiques faisant appel à un complexe compassion-répulsion qui tourne vite à la névrose, voire à l'hystérie individuelle ou collective ; désormais il ne faudra plus compter sur son cerveau : il est trop accaparé à ruminer ses propres contradictions. C'est là aussi que l'on comprend pourquoi le monde est malade. C'est peut-être irréversible.

Que cela ne vous dégoûte pas de vous adonner à la lecture *des dieux ont soif* (de sang) de ce cher Anatole France, lequel reste malgré tout un grand écrivain ; tout en n'oublions pas *Révolution vérité* de votre serviteur. Et puis, ne pas se priver du plaisir de voir la Révolution

française, un des monuments culturels historiques de la gauche française, pulvérisée par un enfant du sérail, d'autant que le récit ne manque pas d'un suspens final. Mais comme disent les jeunes d'aujourd'hui qui n'ont pas tous, les pauvres, la lumière à tous les étages, dans une époque tragique où toute vérité est dépolie, je ne vais pas vous *spoiler*.

Essai de Bobologie appliquée

C'est en cherchant sur internet des éléments d'information sur le phénomène « bobo », que je suis tombé sur cet article de bobologie expérimentale ; il a fait de moi un bobologue de circonstance, le temps d'une chronique. Laquelle chronique peut être considérée comme une suite « logique » à *Dégénérescence d'une république qui se voulait régénératrice*. Ce document servira d'introduction à la puissante contribution bobologique que je vous propose, et dont je ne doute pas que vous sortirez grandis, en même temps qu'instruits sur l'un de ces mystères insondables de l'âme humaine : qu'est-ce que le Bobo ?

*

Physiologie (ou anthropologie) des bobos

(Publié par Zek, le 3 octobre 2010 dans *Sujets de société*)

Il est facile de reconnaître un punk, un teddy-boy, un skinhead ou un rasta, et même un yuppie de Wall Street ; mais quels sont les signes distinctifs du bobo ? Voilà une question qui divise les anthropologues. C'est que le bobo existe en cinq espèces bien distinctes : le Grand Bobo, Le petit Bobo, le Boma, le Bozo et le Bobé.

1. Le Grand Bobo (Grand Bourgeois Bohème) habite les quartiers huppés de Paris, rive gauche de préférence, mais aussi le Marais, voire un beau loft panoramique dans un recoin canaille du onzième ou du quatorzième, feront l'affaire. À éviter cependant, le seizième, qui sent la pesanteur poussiéreuse de la droite rance. Le Grand Bobo est racé, mince, [une barbe de huit jours ?], impeccablement vêtu (style Vogue, la touche médecin en week-end en moins), il hante les milieux de l'édition, ou les professions libérales, au besoin l'Université ou la Haute fonction publique. Pour ses vacances il affectionne les superbes bastides en pierre du Lubéron, l'une des rares régions de province où il survit. Il est bien entendu affilié au Parti Socialiste, et arbore fièrement *La Pravda* [Le Monde] sous le bras. Mais il n'est pas pour autant dupe, et garde un détachement souverain face au discours politique, qu'il commente avec ironie. Il ne parle des politiciens de droite et des chefs d'entreprise qu'avec un rictus de mépris, comme la Duchesse de Guermantes parle de l'infréquentable Docteur Cottard ou du salon petit bourgeois de Madame Verdurin.

Le grand Bobo méprise le peuple, composé essentiellement à ses yeux de petits blancs, de beaufs, de poujadistes, de lepénistes, et de supporters du Paris Saint-Germain. C'est pour ça qu'il trouve la mixité ethnique formidââble, car elle permet de dissoudre le peuple dans un espace global pluriel beaucoup plus attrayant, au rythme de la samba et du raï, et des émeutes urbaines qui ne le concernent guère. Car c'est un peu en touriste que le Grand Bobo prône la mixité ethnique, il la trouve dépaysante et colorée, mais se garde bien de la vivre dans sa vie quotidienne. Ses enfants sont obligatoirement scolarisés dans les meilleurs établissements parisiens, où l'on pratique à titre discret, au moyen de combines et tuyaux appropriés, la préférence nationale, voire la préférence de classe.

Le Grand Bobo est social-libéral, voire social-libertaire, et affectionne le paradoxe et les idées provocatrices progressistes. Il est contre la sélection à l'école, contre les prisons, etc.

Le Grand Bobo est ouvert à toutes les expériences, il a goûté à toutes les drogues, et ne dédaigne pas d'être un peu tapette, modérément tout de même, car il ne s'agit pas d'y prendre goût mais de montrer à quel point il est tolérant.

2. Le Petit Bobo (Petit Bourgeois Bohème) incarne les forces vives de la Gauche Solidaire. Elle — car c'est bien souvent une femme — occupe un poste moyen dans un ministère, de préférence l'éducation ou les affaires sociales. Elle consacre une bonne partie de son temps à la comptabilité de ses petits avantages : retraite, RTT, jours de grève, etc. Elle milite aux Verts, à la LCR [Ligue communiste révolutionnaire devenue NPA], au PS peut-être, au collectif des sans-papiers ou dans une association antiraciste. Elle s'est mobilisée contre Le Pen. Elle est une fervente défenseuse de l'école publique, de l'audiovisuel public, des transports publics, des hôpitaux publics, du théâtre public, etc. Elle prend le train pour aller au festival d'Avignon, où elle trouve tout bien et fait attention à son budget. À Paris elle va au cinéma voir les films français [d'art et d'essai ?]. Dans les transports en commun elle lit des romans à Prix Goncourt écrits par des écrivains pleins de compassion pour ceux qui souffrent, ou l'autofiction d'une femme libérée qui détaille sans complexe ses expériences sexuelles. Elle est très concernée par les menaces de la mondialisation, le réchauffement climatique global, des dérives fascistes de Bush, la brevetabilité du vivant, ou les dangers des OGM (alors que le Grand Bobo reste très détaché). Elle signe des pétitions contre les mauvais traitements infligés aux femmes en Afghanistan et contre l'intervention américaine en Afghanistan. Elle ne lit pas que la Pravda, mais aussi Libé, et, quand c'est un homme, Le Monde Diplodocus, pour avoir "une analyse objective sur les grandes questions internationales". Elle habite un appartement exigü à Paris ou en proche banlieue. Elle aime les journées sans voiture, la fête de la musique et la Gay-Pride. Elle voudrait vivre dans un monde plus festif où l'individu est mieux pris en charge par la collectivité [une adepte du revenu universel ?].

3. Le Boma (Bourgeois Marginalisé) a moins de 35 ans, et il est bien souvent le fils d'un Grand ou d'un petit Bobo. Papa et Maman ainsi que l'École de Mitterrand lui ont appris que travailler pour une entreprise privée c'est mal. Reste la fonction publique, qui permet de devenir un petit Bobo. Mais notre Boma a un poil dans la main, et passer un concours, ça sent le dix-neuvième siècle positiviste, napoléonard et moisi. Avec la bénédiction de Papa et Maman, notre Boma s'est lancé dans une activité artistique. En espérant que les prébendes du Ministère du Kulturkampf, voire le Graal de l'Intermittence du Spectacle, permettront de subsister tout en se lançant dans le Grand Rêve. Au bout d'un certain temps, le curriculum de notre Boma se réduit à quelques happenings minables. Il en a chié, mais pas trop. Il y a toujours quelqu'un pour lui payer ses vacances et ses billets de train pour le salon des plasticiens de Montreuil-Bellay ou le festival de théâtre alternatif de Capdenac-Gare. Il y a toujours la Grande maison de Papa dans le Lubéron (Si papa est un Grand Bobo), ou à défaut le T4 de Maman à Bénodet (Si Maman est une petite Bobo) pour se ressourcer. Seulement voilà, Papa et Maman se font vieux. Notre Boma fait face à une douloureuse alternative : soit se raccrocher par un moyen quelconque au monde du travail et devenir ce qu'il n'aurait jamais cessé d'être, un petit Bobo, soit faire le grand plongeon et se transformer en Bozo. Avec tout le charme Rimbaldien et Kerouaquien que ça comporte, mais ça risque de finir très vite et aussi mal qu'Easy Rider.

4. Le Bozo (Bohème Zonard) n'est plus un bourgeois, il tient plutôt du clochard drogué. Mais il partage les valeurs fondamentales des autres Bobos. Il erre dans les rues, avec ses chiens diarrhéiques, faisant la manche. Il demande au moins un sourire, ou le respect. Il ne tolère pas qu'on le méprise, et ne se prive pas d'insulter les passants qui ne lui ont pas au moins retourné un sourire, ou le respect. Il est souvent jongleur, ou cracheur de feu, on le croise au festival de théâtre de rue d'Aurillac. Il a le crâne rasé, ou une queue de cheval aux dreadlocks mités. Son état de santé est déplorable : engelures aux pieds, malnutrition, dents manquantes [normal chez les sans-dents !], sida... Au fond de ses yeux vitreux se lit la désespérance de

l'homme privé de son humanité dans cette société capitaliste-ultralibérale de merde. Mais il ne regrette rien ! Il a eu le courage de se rebeller, de dire merde à la société bourgeoise, il a refusé le salariat pour partir à l'aventure sur les routes du quart-monde, sac au dos. C'est le prolétaire de la boboïtude. Il est allé jusqu'au bout de lui-même. Il a remué les bas-fonds de la société. Ce que le petit Bobo voit dans un film français misérabiliste subventionné, confortablement assis dans un fauteuil de l'Accatone ou de l'Utopia, lui, le Bozo, le vit au quotidien. Les galères succèdent aux dérives, les dérives aux squats, les squats aux descentes... Ça valait vraiment la peine de se foutre en l'air pour tourner le dos à cette société d'exploiteurs, devenir un Céline de caniveau, quelle classe, quelle authentique parcours poétique !

5. Il y a enfin le **Bobé (bourgeois béhème)**, version de droite du bobo, européen convaincu qui achète sa voiture à crédit en Allemagne (d'où le nom), ses costumes à Londres, ses chaussures en Italie, sa nourriture dans les épiceries fines mondialisées. Rarement fonctionnaire à proprement parler, il est plus souvent cadre sup. dans une entreprise plus ou moins en cheville avec l'État (Dassault, Thomson, Bull, Total, France Telecom...) et se plaint tout le temps que les impôts sont trop élevés et étouffent la croissance. Il veut bien libéraliser si cela signifie payer moins d'impôts mais "il faut quand même aider les entreprises et conserver la Sécu."

*

Un posteur ingrat reproche à Zek de ne pas avoir assez développé le **Bobé**... C'est vrai, sur ce point Zek a été un peu faible : il aurait pu se forcer. Il doit appartenir à la catégorie **Bozo** : après le mot « Sécu », il est tombé en carence ; ou alors faut-il comprendre qu'il a manqué, à son corps défendant, de substance pour délayer sur un hypothétique bobo de droite dont il est permis de se demander en quoi il consisterait, car le bobo surnommé Bobé appartient plus à la catégorie social-libéral proche du parti socialiste ou du centre-gauche, voire de la fausse droite, qu'au véritable individu de droite plutôt réac Vieille France, comme je trouve que je ne le suis jamais assez moi-même...

Un autre posteur perspicace lui fait objectivement remarquer qu'il a oublié le **Bocal** : « Bourgeois catho altermondialiste qui confond militantisme de gauche avec actions de grâce, et ethnomasochisme avec amour de son prochain. » Et en plus, si je puis me permettre d'ajouter : un **Bocal** probablement lecteur assidu de *Témoignage chrétien*, ou à tout le moins du quotidien *La Croix*, abusivement ainsi dénommé ; ou encore *La Vie* ex-Catholique, où ils ont tellement honte d'être « catholique » qu'ils en ont supprimé la mention du titre.

Il serait peut-être bon de creuser aussi du côté du **Bobo-lili**, bourgeois libéral-libertaire ou politicien gauchiste-tendance libertaire, qu'on aurait appelé jadis, avant la Révolution, un libertin ou un esprit fort, adepte de toutes les transgressions, lequel, après avoir bien profité du mot d'ordre soixante-huitard « interdit d'interdire » ou du « jouir sans entraves », tant que cela l'a servi à s'élever jusqu'aux salons cossus des hôtels particuliers de la République, est passé en mode « interdit d'autoriser » puis de tout interdire ; juste pour réduire au silence ceux qui seraient tentés de menacer sa réélection, en dénonçant ses amis banquiers, ses privilèges, son rond de serviette dans une loge maçonnique, ses prébendes et autres goinfreries magouillardes attachées à son statut d'élus de la République.

Rappelons que le Bobo est le descendant du révolutionnaire soixante-huitard quelque peu croisé de hippie, mâtiné baba-cool, typique de l'évolution des années 1960 (*sixties*) et 1970 (*seventies*), ostensiblement embourgeoisé au fil des ans, après avoir découvert les bienfaits socialement compatibles de l'argent, du *charity-business*, et de la société de consommation ; surtout quand le contribuable paye. Après les hippies viendra le temps des *yuppies* et des *golden boys* de Wall Street ; on pourrait y joindre le **Bobo-snob** d'antan, en moins guindé, genre

aristo légèrement déclassé qui se serait encanaillé en reprenant à son compte les poncifs démagogues de la modernité et du progressisme.

Le mot « bobo », bourgeois-bohème, a été inventé, comme tout ce qui relève de la bêtise arrogante de l'argent, aux États-Unis, et symbolise ce qu'on appelle le « vide californien » : jouir de tous les avantages de la vie en se mettant au diapason des innovation avant-gardistes pseudo intellectuelles, tout en grattant la guitare ou en faisant du patin à roulettes ; mais sans cesser de poser à l'esprit rebelle, et de pousser l'anticonformisme revanchard jusqu'à voter à gauche (1).

Maintenant voici un bobo cherchant à « sédentariser » en Provence. Appréciez le mot « sédentariser » ; il fait partie du vocabulaire fondamental du bobo ; un bobo, ça « sédentarise » ou ça « nomadise » ; quand il sédentarise, il ne nomadise pas ; et quand il nomadise, il ne sédentarise pas. Toute la vie du bobo se résume à cette alternative buridanesque : sédentariser ou nomadiser. Cruel dilemme. En général, le bobo type sédentarise en hiver à Paris, généralement dans les beaux quartiers protégés des arrondissements exotiques et de la chienlit cosmopolite banlieusarde ; en été, il nomadise et festivalise de préférence à Avignon, dans le Lubéron ou la Provence, rarement au-delà. À noter qu'un vrai bobo nomadisant se reconnaît à sa bible dont il ne se sépare jamais : le *Guide du Routard*, le guide touristique qui rime avec soixante-huitard et interdit au touriste les municipalités Front national. Créé à l'origine par le gauchiste Philippe Gloaguen, puis repris et financé par le groupe Hachette, le plus gros éditeur généraliste français, qui va lui assurer son succès : encore une preuve que gauche et fric ont toujours fait bon ménage ; pas sûr que son concurrent d'un tout autre état d'esprit, *Le Petit Futé*, né à la même époque, ait bénéficié des mêmes solides soutiens...

Ce symbole du nomadisme voyageur est né de l'irrésistible attraction du sous-continent indien et de ses paradis artificiels planants (Katmandou, Goa...), en une période hautement dominée par les mouvements alternatifs qui fleurissaient partout en Occident (ex. : les zonards du Larzac, mouvement pourtant légitime au départ, qui par la suite va gravement déraiser...) ; ils préfiguraient déjà ce qu'allait devenir le bobo des années 2000, synthèse sublimée du hippie et de la bourgeoisie nouvelle socialement émancipée, sexuellement décomplexée. L'évolution boboisante du Guide du Routard peut se mesurer à celle de son célèbre logo ; voici comment le décrit la fiche Wikipédia : « *Le personnage du marcheur [symbole du routard] a beaucoup évolué depuis [1975] pour mieux coller à son temps. À l'origine baba-cool, le marcheur a progressivement laissé tomber son look seventies. Il a ainsi abandonné son pantalon à pattes d'éléphant et ses pataugas, ses cheveux [gras] ont raccourci et il s'est mis à porter une montre au poignet. Avec les éditions 2000 des guides, la moustache emblématique du personnage a même définitivement disparu. Par ailleurs, alors qu'à l'origine le marcheur figurait en pleine page de couverture, sa taille a considérablement rapetissé de manière à laisser de la place dès 2001 à des photos illustrant le pays dont traite le guide.* » Ne reste plus qu'à attendre l'évolution intersectionnelle transgenre du Routard, avec peut-être un retour sur les cheveux un peu fous.

Désormais, le bobo est propre sur lui, clean, bien élevé, il sent bon l'Eau Sauvage ou Vetiver for you les Hommes ; il évite autant que possible de s'halluciner à coups de rails de coke ou de toutes autres mixtures psychédéliques, mais c'est hélas la dernière citadelle du parfait traîne-patins de luxe qui résiste encore en lui.

C'est également sur le site internet du Guide du Routard, que je trouve dans ma recherche boboïenne le message de cet authentique bobo autoproclamé de belle trempe :

Bonjour à tous,

Je me permets de faire appel à votre aide afin de mieux orienter ma recherche d'appartement.

J'ai pour projet de me sédentariser d'ici quelques mois.

J'ai la chance de par mon boulot, de pouvoir m'installer où bon me semble quelque part en France.

J'oriente ma recherche actuellement sur la Provence.

Mais quelque peu exigeant, je recherche un endroit où vivre, bien précis.

J'aimerais trouver une commune de moins de 50 000 habitants, voire un village, réputé pour son bon vivre, où on retrouve une certaine communauté artistique, bobo-écolo, où siègent des petites animations l'été. Un village réputé de ce genre, où on peut croiser quelques anciens hippies par exemple. Où on trouve des boutiques bio, new age, etc... Bref un endroit où les gens se sont retrouvés ici par choix de se vivre au sein d'une population zen et décontractée, voire originale, orientée à gauche (gaucho).

Dans mon idéal peut-être un peu utopique, je recherche cela sur la Provence.

Après je suis ouvert à toutes vos idées, peu importe où cela se trouve.

Merci à vous.

Omatuntoo

Quelques réponses à Omatuntoo :

Posté par Lavrendria :

Et sinon dans l'Aude, région de Rennes-le-Château (en LR) ! Tu seras servi !

Posté par Sophie007 :

Pour trouver des coins où il y a des hippies, mieux vaut aller en Ardèche ! Aix-en-Provence est une ville où il y a beaucoup d'animations et pas mal d'ex-parisiens mais pas forcément dans le genre bio et gaucho.

Posté par Galinette83 :

Comme village « bio », tu as Correns dans le centre Var (900 habitants, près de Brignoles), ou à côté, village plus artistique, Cotignac...

Posté par Jol440 :

J'allais aussi suggérer Correns ou Cotignac ! Cotignac a la réputation de devenir un peu "Le St Tropez du Var", les prix de l'immobilier suivent en conséquence...

Mais je n'y ai personnellement jamais croisé de hippie (cela dit le dernier « vrai dur et pur » que j'ai croisé avait une soixantaine d'années, et c'était dans des montagnes au Japon, mais ça c'est plus loin.)

À Correns non plus je n'ai jamais croisé de hippie : ce village a comme étiquette « Le village le plus bio de France ». Certaines stars y résident, très bobo mais pas très hippie non plus.

Perso je vis près de Salernes, c'est moins connu mais c'est génial comme endroit. Une petite communauté bio très enthousiaste, pas mal de gens « alternatifs », mais aussi un village qui a des habitants toute l'année, plein d'animations en été (aussi dans les environs), et une paix relative en juillet-août (on n'est pas complètement noyés par les touristes, qui sont donc bien accueillis).

Posté par Irina Nevikovska :

L'Isle sur la Sorgue, à 25 km d'Avignon et situé à côté du Luberon.

C'est une ville un peu bobo de 22 000 habitants, plutôt sympa l'été avec pas mal d'animations... Il y a les villages d'antiquaires toute l'année, ouverts le week-end, qui donnent un certain cachet à la ville. Et puis depuis peu pas mal de bars à vins se sont installés, un bon moment de détente le soir...

Posté par theuerb :

Euh !... L'Isle bobo écolo ?...

Bobo, peut-être (ça dépend de ce qu'on met derrière ce mot à la mode, mais écolo, sûrement pas !) C'est surtout friqué et chicos (sauf certains quartiers populaires, mais il n'y en a plus beaucoup !)

Posté par passe-frontière :

Bonjour, je viens ajouter à la liste des villages à visiter absolument dans le Var, dans les environs proches de Salernes, en dehors de Cotignac, Entrecasteaux où vit une célébrité de la télé, et à son célèbre parc du château dessiné par Le Nôtre, et le village de Tourtour, village cosmopolite et riche en galerie d'art, avec une vue panoramique extraordinaire ce qui lui vaut le nom de " Village dans le ciel".

Posté par shirelle :

Stop on arrête là ! Vous lui racontez n'importe quoi !

Déjà l'Ardèche ce n'est pas la Provence !

De plus, le Var, laisse tomber et le sud-ouest aussi, la Provence c'est la Provence !

J'ai compris ton besoin et il se trouve... en DRÔME PROVENÇALE.

– *NYONS, communauté hippie importante, vie en tipi ou en yourte, bio, new age, associatif, superbe ville de plus.*

– *BUIS LES BARONNIES, très, très new age, genre écolo chamanisme biodynamisme et permaculture...*

– *DIEULEFIT, très spirituel et zen, zen, zen.*

Le département de la DRÔME est le premier département de producteurs BIO de France. DRÔME PROVENÇALE, là est ton bonheur.

*

Stop, on arrête là ! C'est Shirelle qui a raison. Elle a tout compris, Shirelle ; même que Dieulefit, c'est très spirituel : c'est mieux, en effet, qu'il le fit que s'il ne le fit pas. Et si en plus elle fait la promo de son département au profit de l'Office du Tourisme, avec une petite prime à la clef pour récompenser son zèle touristique, de quoi pourrait-on se plaindre sous le soleil de Provence, quand on s'appelle Shirelle, qu'on est *new age*, genre écolo-chaman biodynamique, qu'on vit dans une yourte ou dans un tipi, qu'on fait de la « permaculture », qu'on mange bio, et finalement qu'on est zen, zen, zen ?

Pauvre Provence !... Je pense surtout à la Provence de Daudet, Mistral, Giono et bien d'autres, mais aussi à celle de Pagnol, dont il a donné une image si humaine, si humble, si sensible, si fière au bon sens du terme, si enracinée, si proche de la terre, de la vérité, de la vie... Plus que de la littérature, plus que du cinéma, je tiens l'œuvre Pagnol pour un monument d'anthropologie. Comment pourrait-il supporter les changements profonds qui ont bouleversé, au point de les faire disparaître, le paysage et la mentalité des gens de son pays, de sa petite patrie ?... Je sais qu'il commençait déjà à constater, témoin impuissant, cette évolution funeste ; quelques temps avant sa mort (1974), il avait manifesté son inquiétude, et ne voyait pas d'un bon œil ces transformations quasiment anthropologiques et pas seulement, qui allaient changer du tout au tout l'aspect humain et physique de sa chère Provence.

Il semble que cette terre ait été envahie par une faune cosmopolite aussi ravageuse qu'une invasion de termites s'attaquant à un arbre mort ; une faune venue de France et de tous les horizons du monde, particulièrement du Nord de l'Europe, des pays de l'Est, du Maghreb, du Moyen-Orient et d'ailleurs, au plus grand mépris de la physionomie ethno-historique du pays, soit pour s'installer et vivre de je ne sais quoi, sinon de la retraite ou des provendes de l'État providence, soit pour les vacances. La Provence transformée en bronzodrome universel, en décor naturel pour cultureux en mal d'occupations festives et festivières, ou encore en terroir solaire embaumé de fragrances naturelles pour bobos-écologues quelque peu allumés au carbure à berlué, bons à pas grand-chose, surtout pas à cultiver la terre trop basse pour leurs délicates et fragiles petites personnes. Le plus consternant dans ce triste tableau est de constater que la « bio », par un phénomène que je n'arrive pas à m'expliquer — que je n'arrive vraiment pas à m'expliquer ! — a été associée à cette espèce de dérangés du bulbe aux airs faussement innocents ; innocents peut-être mais pas inoffensifs...

Du bobo au singe bonobo, il y a plus qu'une syllabe ; il y a une identification de mœurs qui ramène le bobo au niveau des pratiques sociétales et sexuelles (sexe convivial !) de cette espèce de primates proche du chimpanzé ; le bonobo est devenu le symbole comportemental de toute une frange des classes moyennes et supérieures de la population se définissant libérale-libertaire (2). Le temps n'est pas loin ou, par un phénomène paradoxal d'involution, ceux qui affirment que « l'homme est un singe comme les autres » finiront par redescendre au niveau de leurs frères inférieurs d'où ils se prétendent issus. L'assomption ultime du vivre-ensemble. L'affaire semble bien engagée.

La Provence mitée, disgraciée par l'irrésistible poussée du béton et du bitume qui va de pair avec l'afflux incessant de populations d'Omatuntoo, de Shirelle et autres parasites décadents nouvellement établis, la Provence humiliée par la prolifération d'un habitat invasif, d'une urbanisation galopante qui dévore et enlaidit les espaces naturels, particulièrement la façade maritime, mais aussi les arrière-pays qui n'échappent pas au grignotage ; des espaces transpercés par la multiplication de voies de communications en tous genres, le tout ayant transformé des paysages de toute beauté, harmonieux et paradisiaques, en peau de léopard ou en pelisse de chien galeux. N'est-ce pas justement Frédéric Mistral qui a dit : « *Quand le Bon Dieu en vient à douter du monde, il se rappelle qu'il a créé la Provence*. Il se pourrait que le Bon Dieu en vienne aussi à douter de la Provence comme il doute du monde.

J'ai revu le film *Regain* de Pagnol (je n'ai pas lu le livre de Giono) : j'en avais les larmes aux yeux ; une ode à la vie éternelle qui reprend toujours ses droits là où elle a déserté devant la mort et l'abandon ; un hommage au travail âpre et rude de nos paysans de jadis, l'attachement à leur terre, mais aussi, pour certains, un exemple de la vie simple et frugale qu'ils menaient toujours en parfait accord, en parfaite symbiose, en parfaite harmonie avec les éléments du ciel, de la terre et le réel. La population française est composée à 80% d'individus faits pour retourner à la terre de leurs ancêtres.

C'est aussi Cadarache, choisi par l'État français et six contractants internationaux l'endroit pour construire la bombe atomique contrôlée nommée Iter. Aucun des pays coopérant n'a accepté de prendre le risque d'édifier sur son sol national ce projet qui ne laisse pas d'être inquiétant, mais pas les ahuris de notre glorieuse République qui s'en sont fait une fierté ; ils ont accueilli au cœur de la Provence ce chantier démentiel et dévastateur, prêt à nous désintégrer en chaleur et lumière à tout moment (3) ; et quand on sait que les ingénieurs du nucléaire galèrent depuis des années, à grands coups de milliards d'euros, pour gagner seulement 15% de rendement sur les futures centrales nucléaires de remplacement que nous n'aurons même plus les moyens de financer (EPR de Flamanville), sauf planche à billets ou capitaux chinois et américains — ce qui veut dire pour ces derniers qu'ils en seront pleinement propriétaires —, tout cela n'est pas fait pour nous rassurer...

Pauvre Provence... Pauvre Marcel ! Il doit, comme d'autres avec lui, se retourner dans sa tombe ; et même si l'on est, avec *Regain*, dans la fiction pure, rien n'empêche de se demander ce que penseraient Arsule et Panturle, s'ils revenaient en ce bas monde, en voyant ce que le projet ITER, terrible symbole, a fait de la terre proche de Manosque, cette humble terre des humbles, si loin de la folie dominatrice des hommes ! Aucun esprit imaginaire, fût-il des plus brillants, n'eut anticipé la fulgurante subversion civilisationnelle que connaît la France aujourd'hui, et les bouleversements affligeants qui ont changé son destin de nation en si peu de temps ; même les signes les plus tangibles n'auraient pu prévenir nos grands-parents, à peine remis de toutes les guerres que la République a suscitées depuis deux siècles : brutalement mis devant le fait accompli, ils seraient horrifiés par l'ampleur foudroyante des dégâts ! (2015)

1. Il semblerait que le « wokisme », également venu des États-Unis à la vitesse de la lumière — le phénomène a submergé la France en moins de trois années — soit une dérive du boboïsme. Toutefois, tous les milieux bobos n'acceptent pas cette tendance qu'ils observent avec une certaine condescendance. Pour eux, les wokes sont des bobos qui ne savent pas se tenir. Que voulez-vous, même chez les bobos, on a ses pudeurs et des principes. Maintenant, qu'est-ce qui peut descendre encore plus bas que le wokisme ? Hormis l'option suicide collectif, difficile à dire.

2. Il existe une marque de vêtements « Bonobo ». Dans la même veine, il n'y a aucune raison que nous n'ayons pas droit un jour au journal bonobo, à l'école bonobo, à la cuisine bonobo... Le principe fondamental de la vie en société de ces bonobos qui enthousiasment tant la classe moyenne de notre république libérale-libertaire, et dont les bobos sont la pointe émergente, étant, selon les scientifiques, de résoudre les conflits d'ordre social ou particuliers par le sexe ; il suffit pour pacifier les relations entre adversaires mâles ou femelles de pratiquer l'accouplement latéral ou croisé (pansexualisme). Devant un tel délire doublement anthropologique et

anthropomorphique, on a le sentiment que le passé de l'humanité n'aura été qu'un sombre tunnel d'obscurantisme et de régression d'où l'homme moderne a surgi en pleine Lumière, après un profond sommeil léthargique. En somme vingt-cinq siècles de civilisation qui n'auront servi à rien. Pour finalement rayer d'un trait de plume l'apport du passé et revenir au point de départ de l'humanité.

3. ITER (*International Thermonuclear Experimental Reactor*) est au choix du soleil en boîte ou une bombe nucléaire contrôlée, dont le but est de fabriquer de l'électricité à l'infini. Il se distingue des centrales nucléaires classiques à fission ou fusion nucléaire, et peut atteindre des dizaines de millions de degrés (100 à 150 millions), au sein d'un puissant dispositif magnétique (confinement) destiné à contenir la formidable énergie libérée par la réaction nucléaire, aucun matériau terrestre ne résistant à ces températures élevées. Il s'agit d'un programme international comprenant la Chine, l'Union européenne, l'Inde, le Japon, la Corée, la Russie et les États-Unis... Bien qu'étant purement expérimental, il n'en est pas moins un chantier titanesque nécessitant la mise en œuvre de moyens industriels himalayasques (imaginons l'immensité affolante de ce que pourra être une véritable centrale en production !); démarré en 2008, il est prévu d'entrer en activité au-delà de 2020 ; en 2014, le budget prévisionnel était déjà multiplié par trois (de 6 à 16 milliards d'euros), et on est encore loin de la mise en activité ; après les expérimentations, il devra être démantelé : ce qui nécessitera encore 15 à 20 ans de chantier, avec des budgets colossaux en conséquence.

Avec le *Laser mégajoule*, le *Grand collisionneur de hadrons* du CERN, l'EPR, ASTRID..., la France mène plusieurs projets scientifiques pharaoniques sur lesquels règne le flou le plus absolu, tant par la validité des objectifs prévus que par les moyens de financement ; on peut se demander si elle a vraiment la capacité de ses ambitions, mais surtout si elle a les capacités scientifiques d'y faire face et de les maîtriser tous en même temps ; je mets en cause le degré de scientificité et les compétences professionnelles de nos savants modernes : après la gestion scientifique calamiteuse de la pandémie Covid-19, il y a de quoi être au-delà du doute. Tous aux abris ! Notons que plus de 35 nationalités coexistent sur le chantier Iter ; la langue de travail sur ce chantier « provençal » est l'anglais ! À quand la fin du monde ?...
